



## CHRONIQUE



**DOMINIQUE LECOURT**  
Philosophe,  
directeur général  
de l'Institut Diderot.

## La peur en question

Les récents attentats qui ont frappé Paris remettent, une fois de plus, à l'ordre du jour la question du rôle de la peur dans nos sociétés. Chacun a sa propre manière de s'en accommoder, mais la peur de notre propre mort reste la plus constante et la plus universelle même si le symbolisme visant à la conjurer présente des formes extrêmement variées.

Lorsque nous avons à porter un jugement sur notre époque, nous nous focalisons presque exclusivement sur les peurs et sur les dangers. Guerre (terrorisme compris), pauvreté, chômage, constituaient les trois obsessions modernes. Il faut y ajouter, en cette fin de COP21, les questions des ressources énergétiques, de l'évolution du climat, des risques sanitaires et d'un développement que nous souhaiterions durable.

L'utilisation du plus petit dénominateur commun pour aboutir à un texte d'accord universel agréé par les experts réunis au

Bourget témoigne de ce que, depuis quelques décennies, l'idée de Progrès a perdu de sa force d'attraction au point d'entrer en décadence.

La valeur de la science a été, pour le moins, relativisée. La technologie est diabolisée tout en suscitant paradoxalement une confiance aveugle de la part des consommateurs, spécialement les plus jeunes.

La Nature ou la Vie sont érigées en grands fétiches. L'étrange fortune du principe de précaution est liée à ce vacillement. La société française, dont les intellectuels avaient sacrifié plus que tous les autres au culte de la science, se retrouve angoissée.

L'angoisse étant la peur sans objet, tout objet lui paraît bon jusqu'à la peur de la consommation de viande rouge et de charcuterie ! Des schémas d'apocalypse sans rédemption se sont emparés des esprits.

Nos responsables politiques aggravent ce sentiment en espérant pouvoir en tirer bénéfice. Nous avons pourtant en France une grande tradition de discussion politique. Elle se perd. La politique est désormais considérée comme impuissante. Qui veut « changer le monde » est immédiatement soupçonné de totalitarisme rampant.

Résultat, la peur, la compassion et la tyrannie des normes prétendent tenir lieu de politique. Mais, si l'on tente d'imposer une telle politique, le sentiment d'insécurité se répand avec le résultat que l'on voit. Nous

avons le sentiment d'un cercle infernal.

On se souvient de la pensée de Thomas Hobbes pour qui « *l'homme est un loup pour l'homme* ». L'individualisme qu'il prônait supposait la peur comme premier moteur de l'existence humaine. Aujourd'hui, cette doctrine qui, au sens classique, fait de l'individu le fondement de la société et des valeurs morales, se transforme le plus souvent en « chacun pour soi ». Cet égoïsme agressif suscite alors les pires violences, l'insécurité règne.

On en vient à considérer la sécurité comme l'idéal même de la vie en société et on en oublierait presque les exigences de la liberté. L'étendard des droits de l'homme ne mobilise plus les esprits autant que par le passé, ainsi que l'a récemment déploré le Pape François.

Je ne suis ni un augure, ni un philosophe qui se prendrait pour un chef de guerre, mais j'ai assez travaillé sur ce sentiment pour m'en inquiéter. Depuis les attentats de mars 2012 à Toulouse et Montauban qui virent trois de nos militaires tués, dont un de confession musulmane, et quatre civils, dont trois enfants de confession juive, un climat de peur s'était installé en France. Nul n'osera dire, après le massacre du 13 novembre, que nous en soyons sortis.

Le vieil Aristote a écrit que le courage est un juste milieu entre la peur et l'audace. Soyons donc audacieux et vigilants.